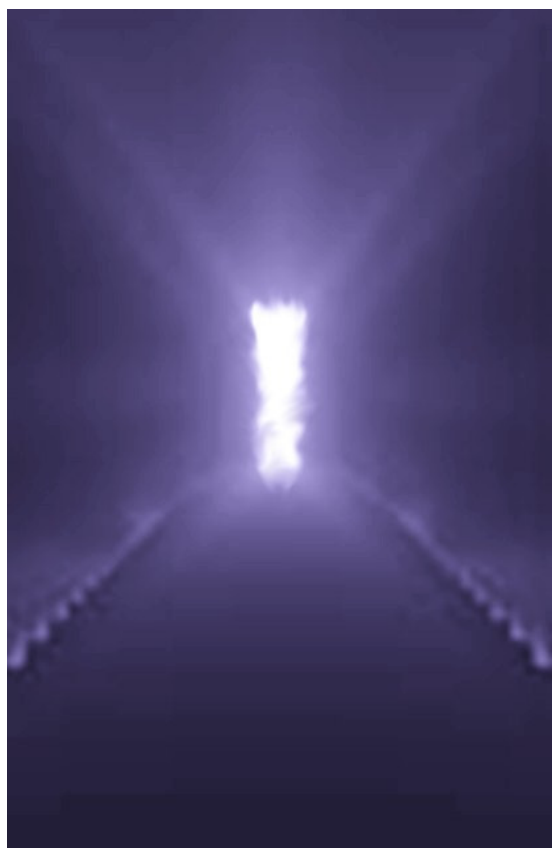


La Plume noire



Une porte sur l'imaginaire.....



Sommaire :

Page 3 : Bienvenue !

Page 4: Publier son livre sur Lulu.com

Page 5-9 : « La troupe sans âme », par Olivier Fischer

Page 10-13: Extrait de « Le journal de Justin », par Jacky Blandeau

Page 14-19 : « Un verre chez Roger », par Daniel Fattore

Page 20 : À lire



Bienvenue à tous !

*Bienvenue à tous dans ce troisième numéro de « **La Plume noire** ».*

Cette revue a pour but de faire connaître de jeunes auteurs qui veulent faire partager leurs œuvres et pour qui l'écriture constitue une véritable passion !

Auteurs confirmés, écrivains en herbe, vous serez tous les bienvenus à partir du moment où vos textes répondront à un minimum de qualités littéraires. En effet, vu le nombre d'écrits que nous recevons, nous ne pourrons pas publier tout le monde et sommes malheureusement confrontés à des choix très sélectifs.

Dorénavant, notre revue sera ouverte à tous les genres d'écriture : biographies, romans, et la littérature généraliste.

Nous rendrons également hommage à un nouvel auteur de la Plume noire : Daniel Fattore, qui est loin d'être novice dans le monde de l'écriture. Cet auteur suisse a déjà publié d'excellents textes et participé à des concours littéraires.

Nous vous souhaitons beaucoup de plaisir à parcourir notre brochure.

Amicalement,

L'équipe éditoriale

Publier son livre sur Lulu.com



Qui n'a jamais eu envie de publier un livre? Et parmi ceux qui ont essayé, combien ont vu se fermer les portes des maisons d'édition traditionnelles? Le site Lulu.com entend changer les règles, en offrant une vitrine aux manuscrits condamnés aux fonds de tiroirs. Pour son créateur, il y a quelque chose de vicieux dans le fonctionnement de l'industrie de l'édition. «La plupart des manuscrits sont rejetés par les maisons d'édition, non pas parce qu'ils sont mauvais, mais parce qu'ils toucheraient un public trop faible pour devenir des livres rentables», estime-t-il, ajoutant «lorsqu'un manuscrit est accepté, son auteur est souvent déçu par les très faibles revenus qu'il pourra en retirer».

Le fonctionnement de Lulu.com est simple: chaque écrivain peut publier ses propres livres, qu'il s'agisse de romans, de récits de vacances, de livres de recettes illustrées ou d'ouvrages d'experts sur des sujets ultra pointus : tout y passe ! Il suffit d'envoyer ses fichiers et Lulu se charge de l'impression de l'ouvrage, en qualité professionnelle. L'auteur, qui demeure propriétaire des droits afférents au contenu de l'ouvrage, n'a rien à payer. Il fixe lui-même le prix de vente de ses livres, qui peuvent être commandés sur le web.

À chaque vente, Lulu prélève le coût de fabrication (environ 2 centimes d'euro par page), puis reverse 80% du montant restant à l'auteur. Pour un livre de 200 pages vendu 20 euros, l'auteur percevra donc environ 12 euros par exemplaire acheté, contre moins de 2 euros chez un éditeur traditionnel. Toutefois, l'auteur est libre de choisir le prix qu'il veut, en dehors du montant minimum d'achat fixé par Lulu pour les versions « papier ». Un auteur qui a pour seul but de se faire connaître peut ainsi vendre son livre à un prix défiant toute concurrence, ou même offrir son œuvre téléchargeable gratuitement aux internautes.

Le créateur du site concède néanmoins qu'il est peu probable de voir de véritables best-sellers émerger via ce modèle. «Ce n'est pas le but. Notre cible, ce sont les gens qui ont des choses à dire mais dont l'audience est trop petite pour les éditeurs traditionnels.» Et de citer l'exemple de Richard Brown, l'un des auteurs les plus connus sur Lulu, qui ne vend que mille exemplaires, mais récolte 32.000 dollars de ses ventes annuelles.

Donc pour tous les auteurs qui se sont vus refuser leur manuscrit, ne désespérez pas, il existe toujours une solution pour que votre manuscrit prenne vie et touche un public sans nécessairement investir d'argent !

« LA TROUPE SANS AME »

Par Olivier Fischer



Dans un pays perdu et dont nul n'a retenu le nom, le roi avait un jour de printemps décidé de faire venir, on ne sait d'où, une troupe mystérieuse de saltimbanques.

Sans aucun doute, le peuple aimait depuis toujours les spectacles. D'ailleurs, les royautés successives leur en avaient toujours fait cadeau : Cela était bien pratique pour qui voulait garder le pouvoir.

Mais la légende dont je veux vous entretenir ici est celle de la « troupe sans âme ».

Pour qui vivait à cette époque moyenâgeuse, l'histoire de cette farandole maudite était connue et crainte. Mais avec le temps écoulé depuis, qui de nos jours l'a retenue et s'en souvient ?

Une journée de début de printemps donc, en l'an 1343, quatre charrettes apparurent à l'orée d'un bois aux abords du village de La Roche-au-Vent. C'était un hameau de quelques habitants dont on avait vite fait le tour. Mis à part le prêtre, et quelques personnalités influentes dans la région représentant l'autorité du roi, les autres badauds étaient tous de braves paysans travaillant plus de douze heures par jour et ne profitant de leurs temps de loisirs que le dimanche. Et encore, après le sermon du prêtre !

En ce temps là, les loisirs et festivités n'étaient pas trop de la partie, et l'arrivée d'une troupe de cirque ou d'acteurs de théâtre, était suffisamment exceptionnelle pour ne pas passer inaperçu. La légende de « la troupe sans âme » n'existait pas encore à cette époque. Le cortège, invité par le roi, arrivait pour la première fois en ces lieux.

Il faisait un peu sombre ce jour-là lorsque le défilé mystérieux se trouva aux portes du petit bourg. Le moment pour toutes et tous était arrivé de rentrer du travail, qui des champs, qui de son atelier.

Les quatre charrettes attirèrent bien vite les regards de tous. La passion des uns pour le cirque et la curiosité des autres se réveillèrent bien vite. Un attroupement de gueux et de bourgeois se fit bien vite tout au long du trajet de cette équipe mystérieuse. Les petits enfants en guenilles criaient leur joie et couraient après les grandes roues des carrioles. Les chiens qui traînaient ça et là aboyaient à qui mieux mieux et tentaient de croquer quelques mollets malheureusement peu gras. Les lavandières, revenant de leur lavoir, déposèrent leurs bacs remplis de linge humide, trop heureuses de cette petite aubaine qui leur permettait de se reposer un instant, le temps du passage des carrioles étonnement hautes en couleurs. Quelques-uns des badauds restaient sur le pas de leur porte, les autres se penchant à leur fenêtre.

Au beau milieu de la rue principale, le cortège stoppa net et une musique du tonnerre que rythmaient des tambours, entraîna subitement une réaction joyeuse de la part des villageois présents. Toutes et tous restèrent bouches bées, personne ne sachant d'où pouvait provenir ces instruments inconnus. Mais là était l'un des secrets, que je ne pourrai vous dévoiler, de la troupe étrange.

La nuit tombée, les saltimbanques avaient rapidement monté leur camp en gardant le silence. Cirque et podiums étaient prêts pour le grand spectacle, le travail s'étant fait en toute discrétion. Personne n'aurait pu et su dire comment.

Ce que je dois vous dire, c'est que depuis son arrivée, de cette mystérieuse équipe n'était visible que le chef de troupe. Aucun autre troubadour n'avait été aperçu depuis. A croire que la toile et les piquets étaient animés d'un souffle de vie qui leur était propre.

Au petit matin, suffisamment tôt pour que tous les villageois puissent encore la remarquer, une seule des quatre charrettes circula dans chacune des ruelles ainsi qu'à travers champs. Le chef de la troupe était assis devant et dirigeait celle-ci.

Quelque peu maigrichon, on s'apercevait de suite qu'il était plus grand que la normale. Un magnétisme très prononcé, qui pouvait intriguer toute personne qui se trouvait à ses côtés, se dégageait de ce personnage. Habillé de noir, il portait un couvre-chef avec en son dessus, une croix mystérieusement inversée.
« Pour le spectacle, pensa le prêtre, bien que je n'approuve pas ! »

Quoiqu'il en soit, le chef de troupe tenait en sa main gauche un porte-voix, sorte de papyrus roulé en cornet, et répétait sans cesse son programme :
« Ce soir, grande parade mystérieuse au sein de notre chapiteau, avec : hommes singes, vikings, soldats de l'empire romain, femme à barbe, nains, homme serpent... »

Sa présentation continuait de plus belle pour enfin terminer sur cette chose étonnante qui, vraisemblablement, devait être la base de tout cet équipage : « Et enfin, vous aurez l'immense privilège d'approcher notre coffre de "l'infini profondeur", cette malle qui a parcouru les siècles pour parvenir jusqu'à vous, en votre petit

village de La Roche-au-Vent. Ce soir, chers amis, pour une unique représentation ! N'hésitez pas à venir ! Aucun droit d'entrée, ce n'est qu'à la sortie que vous donnerez ce que bon vous semble. »

Le grand dadai répéta inlassablement son texte qui semblait appris par coeur durant une paire d'heures au sein du village et de la campagne environnante, jusque dans les fermes les plus isolées.

C'est avec douceur et très agréablement que s'écoula le reste de la journée. Chacun vacant à ses occupations journalières.

Le soir arriva, et toutes et tous étaient impatient de retrouver ce mystérieux cirque ambulante. Surtout après le programme étonnant qui en avait été fait. Pourtant, les habitants prirent leur temps pour se préparer à cette soirée de spectacle : Ils étaient méconnaissables, et si quelqu'un avait pu les observer, il se serait peut-être imaginé qu'un défilé de mode aurait bientôt lieu en ce petit village.

Enfin, le moment de l'ouverture du rideau arriva. Une queue de badauds attendait à l'entrée, suffisamment longue pour que toute place soit occupée sous le chapiteau. La toile se souleva et le grand maigre accueillit les spectateurs un à un. Il semblait connaître tout le monde et avait un petit mot personnel pour chacun. Chacun trouvait sa place et le brouhaha de discussions impatientes n'en finissait pas. Mais une seule question se posait sur toutes les lèvres : où donc se trouvaient la ménagerie et ses animaux ?

Ils verraient bien au cours de la soirée, pensaient-ils !

Au centre de ce qu'aujourd'hui on appellerait une piste, il n'y avait qu'un coffre. Pas très grand, mais néanmoins impressionnant, posé là sur la terre battue. Il s'en dégageait comme une légère fumée couleur brune, qui semblait sentir le souffre.

L'homme en noir entra en piste si soudainement et d'une façon si inattendue que toutes et tous eurent une exclamation de surprise. Il arriva du haut de la pointe du chapiteau, son chapeau à la main, et il sembla aux spectateurs qu'il n'y avait aucun filin. L'homme les regarda avec un certain rictus dessiné sur les lèvres, un peu comme s'il avait gagné la partie. Ses pieds se posèrent délicatement à terre devant le coffre et il ouvrit la bouche :

« Mesdames et messieurs, soyez les bienvenus dans cette troupe ! Ce que vous allez voir ce soir dépasse votre entendement ! »

La musique reprit à nouveau son rythme endiablé et les enfants se mirent à trépigner pendant que les parents, amis et voisins tapaient dans les mains.

Petit à petit, la luminosité à l'intérieur du chapiteau baissa d'intensité, là aussi comme par magie. Le maître de la troupe regarda longuement son public, lorsque, soudainement, aussi subitement qu'elle était arrivée, la musique stoppa. Tout le monde fit silence, puis un grondement sourd monta comme s'il provenait du sol. D'abord avec douceur, puis toujours plus fort. Nul ne bougeait. Il n'y avait aucune crainte car ce son n'effrayait personne, mais tous étaient dans l'attente de quelque chose de surprenant.

« Mesdames et Messieurs, dit le maître de cérémonie sur ce fond musical, voyez enfin les mystères du monde ! Les temps passés et les temps présents seront bientôt regroupés ! »

Il n'avait pas fini sa phrase mystérieuse qu'il se retourna vers le coffre dans un grand mouvement, les bras ouverts, les index pointés vers le public comme s'il voulait choisir un cobaye dans l'assemblée. Ses yeux luisaient dans la semi-pénombre et il se planta droit devant la malle.

A grand renfort de mots qui semblaient cabalistiques, il ordonna à la malle de s'ouvrir. Le spectacle était intense en émotion et tous retenaient leur respiration.

Dans un crissement qui fit taire les tambours et les sons qui les accompagnaient, le couvercle, délicatement, s'entrouvrit. Un faible faisceau lumineux de couleur ocre en sortit et, lentement, baigna les estrades ainsi que le public. Il y eut des « ho ! » et des « ha ! »...

Tout à coup, le maître sorcier recula et tourna son visage vers la foule qui commençait à commenter l'affaire.

« Dans les méandres infinis du monde, il y eut tout d'abord les hommes singes ! » Il se mit à ricaner de plus en plus fort et se recula encore un peu en arrière, comme pour laisser de la place à quelque chose.

Nul ne savait, en cette époque, ce qu'était véritablement un singe, et la population de paysans attendait avec grande impatience d'en voir apparaître lors de ce spectacle promis.

Un pied, ou une patte velue, sortit subitement de l'ouverture béante du coffre. S'ensuivit la jambe, pendant qu'à ses côtés une main toute aussi poilue cherchait à s'extirper, suivie du reste du corps. Un être, puis un deuxième, d'apparence humaine et pourtant si bestiale, se glissèrent à l'extérieur pour venir, comme une ombre sans âme, marcher en continue autour de la piste en une ronde infernale devant les yeux hypnotisés des spectateurs. Puis d'autres, et d'autres encore... ! Des hommes habillés de grandes capes rouges, des soldats, des enfants, des femmes d'époques différentes et de toutes conditions sortirent de ce coffre qui passait maintenant pour être minuscule et si risible par sa petitesse au centre de la piste. Et pourtant, les monstres n'en finissaient plus d'apparaître de ce meuble de bois. On aurait pu croire qu'il n'y avait aucune vie en eux... Ils semblaient animés uniquement pour marcher sans fin.

Assis autour de cette ronde cauchemardesque, les spectateurs, comme envoûtés à leur tour, se mirent debout et commencèrent à rejoindre les fantômes du cirque dans un même manège. Il y eut entre paysans, pauvres gueux et autres ouvriers, des femmes à barbe, des hommes habillés de peaux comme le furent les peuplades d'esquimaux, suivis de chevaliers squelettiques en recherche de leur destrier... Lentement et sur ce fond diabolique, la danse devint maudite.

Le maître de cérémonie se riait de voir maintenant sa troupe de saltimbanques sans âmes marcher sans fin et se mélanger à la population locale totalement hypnotisée.

Toutes et tous n'en finissaient plus de tourner sur des rythmes ancestraux.

La nuit, ainsi, s'écoula, et au petit matin, dès l'aube, on pouvait voir s'éloigner quatre charrettes les unes à la suite des autres. La caravane sortit du village, mais cette fois-ci, il n'était plus un seul habitant pour la regarder passer. Tous les habitants s'étaient, la veille, engouffrés dans la bouche monstrueuse et béante du coffre. Celui-ci avait, on pourrait le dire ainsi, attiré toute la population en son estomac de bois maudit. Ils avaient été hypnotisés par un sombre maléfice et faisaient maintenant partie de la monstrueuse parade.

Il n'y eut, dans la campagne aux alentours, plus qu'un grand rire démoniaque.

La troupe sans âme reprit sa route et disparut vers une autre destination, une autre époque de l'âge de l'humanité.

Regardez auprès de chez vous : n'y a t'il pas un cirque ambulante planté à l'orée d'un bois ?

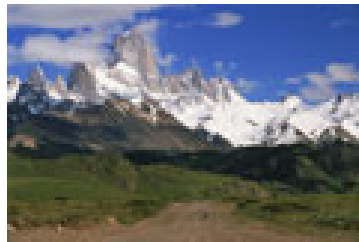
Méfiance !



Extrait de « Le journal de Justin », par Jacky Blandeau

Ce roman n'est pas encore édité mais est néanmoins protégé contre toute reproduction ou utilisation abusive sous le numéro

IDDN.FR.010.0107072.000.R.P.2006.035.30620



C'était un petit ange, aux cheveux couleur de l'horizon. Dans ses yeux se reflétaient toutes les lumières de la vie. On y lisait les ruisseaux, le ciel bleu, la cime des montagnes enneigées. On y découvrait la force du vent, le ressac de la mer, le hurlement des loups. Il aimait le soleil, il aimait les étoiles : Dans chacune d'entre elles, il voyait un petit message qu'un homme avait accroché là-haut, pour que tout le monde puisse le lire. Il avait d'ailleurs rencontré l'accrocheur d'étoiles, le messager des amoureux, des désespérés, de tous ceux qui voulaient partager leurs sentiments avec le monde entier...

Il aimait le rêve : Souvent, il parlait avec la brise, tout bas, dans son cœur. Elle lui racontait l'histoire des Hommes, elle lui apprenait l'Amour, la vie. Et pour la remercier, il accrochait au flanc des collines des milliers de petits moulins, qui tournaient, et tournaient encore dans le vent. Il était l'ami des arbres et des oiseaux, il était l'Amour, la passion, le rêve...

Il y a quelque temps de cela, une abeille était venue déposer dans sa main une petite graine de fleur. L'insecte aux couleurs dorées lui avait alors dit :

" Je te remets aujourd'hui un des grands rêves de ce monde. Par l'intermédiaire de cette graine, tu donneras vie à une jolie fleur que l'on appelle Silène. Cette naissance sera pour toi le sel de ton existence. A toi d'en prendre soin. A toi de lui donner Amour et chaleur, pour que cette fleur embellisse la terre que tu auras choisie pour l'accueillir. "

Il décida alors de grimper toujours plus haut sur la montagne, car il voulait que son enfant puisse profiter de la caresse du soleil, il voulait que son enfant puisse grandir parmi les contes du vent et s'emplit l'esprit du paysage magnifique. Le petit ange escalada les rochers, enjamba les torrents, en prenant bien soin de ne pas déranger les animaux qui s'enivraient des

odeurs de la vie. Il joua avec les papillons, il rit avec les oiseaux, il sentit battre son cœur au même rythme que celui de la Terre...

Il arriva enfin là-haut. Il vit le grand pré verdoyant qui s'étendait devant lui. Il entendit l'appel des insectes qui butinaient à ses pieds. Il sentit l'herbe fraîche qui bruissait au gré du vent. Il se dit qu'il faudrait revenir avec un petit moulin, pour que la vie ne quitte jamais cet endroit. Il se pencha sur la prairie, creusa un petit trou, et y déposa son rêve. Un nuage vint disperser de fines gouttelettes d'eau sur cette belle image. Puis, il rit lorsque la brise lui caressa les cheveux. Il écouta l'appel que lui faisait l'eau du torrent, au bas de la montagne. Elle lui dit :

" Cours ! Cours devant toi. Ne t'arrête pas. Viens rencontrer la vie. Cours avec les oiseaux, cours avec les arbres, cours avec le ciel, cours avec tes rêves. Attrape les étoiles là-haut et souffle ton Amour : Elles seront plus belles, elles luiiront encore plus la nuit, elles protégeront mieux les Hommes... Cours et ne t'arrête plus. Envole toi par dessus les cimes et crie ta joie, crie tes espoirs, crie tes envies. Cours avec le vent, cours, cours ! "

Alors, il s'élança. Il courut et courut encore : Il attrapa ses rêves, il devança ses espoirs. Il courut et courut encore : Il cria sa joie, il souffla son amour. Il courut et courut encore : Il rêva ses envies, il envia ses rêves. Il courut et courut encore...

La montagne était en fête : L'herbe du pré s'était faite plus odorante, les animaux s'étaient faits plus beaux, le ciel s'était fait plus bleu, le vent s'était fait plus doux...

Il courut, et courut, et courut, et courut encore : Il était ivre de bonheur. Il aimait la sueur de la vie qui lui coulait le long des joues. Il aimait l'affolement de son cœur qui battait maintenant plus vite que celui de la Terre. Il aimait la ronde des moulins autour de lui...

Il courut et courut encore...

Il ne vit pas le précipice qui s'ouvrait sous ses pieds... Il tomba... Il cria, longtemps, longtemps... et puis plus rien...

Les étoiles luisaient dans le noir de la nuit, l'accrocheur d'étoiles accrochait ses étoiles, les petits moulins tournaient au gré du vent, les arbres et les fleurs dispersaient leur odeur dans le pré, les oiseaux volaient là-haut... C'était un jour comme les autres.

La nuit était maintenant froide. Le petit ange, aux cheveux couleur de l'horizon, était étendu au fond du ravin. Tout semblait mort autour de lui : Les animaux s'étaient reculés dans leur tanière, les fleurs et les arbres s'étaient endormis sur le lit de leur odeur, l'eau du torrent s'était tue sous le manteau de glace qui la recouvrait maintenant. Même l'herbe de la grande prairie ne bruissait plus, car le vent était parti souffler ses histoires à travers le monde, sur d'autres pays. Les petits moulins étaient immobiles et ressemblaient à des pierres noires, dispersées sur le flan de la montagne. La vie avait quitté cet endroit...

Un bruit, seulement, pouvait encore attirer l'attention d'un quelconque voyageur qui se serait perdu dans ce monde mort : C'était le cœur du petit ange aux yeux couleur de vie. Il battait maintenant tout doucement, comme un oiseau blessé qui appelle le vent. De temps en temps, il oubliait un coup, ou même, en faisait deux à suivre : Il avait perdu le doux rythme régulier de l'espoir. Le petit ange pleurait...

Soudain, à travers une larme, il vit un homme qui s'avavançait vers lui. Son visage, éclairé par la lune, respirait la bonté, l'Amour, la vie. Ses yeux scintillaient comme des étoiles

et, en allant au-delà de son regard, on pouvait apercevoir ce que nul Homme n'a jamais vu : Il y avait là comme une ronde frénétique de tous les sentiments et de toutes les pensées de l'Univers. On y découvrait l'amitié dansant avec la souffrance, le malheur valsant avec l'égoïsme, la peur tournant avec la tendresse, l'Amour tourbillonnant avec la compassion...

L'homme dit, d'une voix très douce :

" Je suis l'accrocheur d'étoiles. On me confie les messages qui ne peuvent s'écrire, mais que chacun reconnaît. On me dicte ce que l'on a sur le cœur, et moi, je transforme ces pensées en lumières de vie et d'espoir. As-tu quelque chose à me donner ? "

*" Je ne peux te donner que mes rêves, répondit le petit ange à l'illusion perdue, **Accroche les très haut pour que le monde entier les voit. Que chacun vienne se servir de mes espoirs, de mes envies. Que chacun, lorsqu'il lève les yeux au ciel la nuit, puisse voir briller mon étoile, et se sente ainsi protégé par mon rêve. Que chaque être humain, que chaque être vivant qui souffre sache qu'il n'est pas seul. Et que le monde continue ainsi à poser des petits moulins au flan des collines pour donner un sens au vent. "***

" Pourquoi veux-tu me donner ta charité ?, demanda l'homme. L'étoile que j'accrocherai là-haut sera tienne. Elle ne pourra briller que pour toi. Et même si d'autres yeux se posent sur son éclat et comprennent ton message, ils ne pourront s'en servir. Car ton Amour est unique, comme le sont ta souffrance, ta peur ou tes rêves. Donne-moi plutôt tes espoirs, tes angoisses: Lorsque tu seras perdu dans les méandres de l'existence, tu pourras toujours lever les yeux au ciel, et ainsi croire à nouveau au bonheur qui t'entoure. Le rêve ressemble parfois au cauchemar s'il ne se rattache à aucune réalité. Mais libre à toi de rendre réelles tes plus profondes envies, simplement en y croyant. N'oublie jamais que tu devras toujours t'arranger pour que tes rêves dévorent la vie. Sinon, c'est la vie qui finira par dévorer tes rêves..."

L'homme s'était tu. En levant les yeux, le petit ange ne vit plus que le ravin qui s'allongeait devant lui. Avait-il rêvé cette apparition ? En fait, peu lui importait, car il savait maintenant que sa chute dans le précipice n'avait servi qu'à le grandir. Il savait qu'à nouveau, il pourrait courir dans les collines, parmi les moulins. Il savait qu'il pourrait à nouveau marcher dans l'eau du torrent, parler avec les animaux, écouter le vent conter l'histoire de l'Homme. Il savait que là-haut, imaginaire ou pas, l'accrocheur d'étoiles était réel. Il connaissait maintenant le langage du rêve. Et puis, surtout, il savait qu'il n'était pas seul : sa petite fleur, Silène, serait bientôt là, avec lui, pour continuer à découvrir le monde...

Alors, le petit ange se releva, simplement parce qu'il l'avait décidé, et il commença à gravir la montagne devant lui pour aller retrouver son enfant...

Chemin faisant, il ne cessait de penser à la rencontre que la vie venait de lui offrir. Les questions allaient et venaient, tour à tour, dans son esprit. Il décida alors de s'asseoir sur l'herbe fraîche qui recouvrait la pente et commença à réfléchir.

" Pourquoi la montagne a-t-elle trompé la confiance que j'avais mise en elle ? " demanda-t-il à l'existence.

" Parce que le grand cycle de l'univers en a décidé ainsi, lui répondit la vie. Le chemin de chacun est ce que chacun veut en faire. Certains pensent que ce chemin est tracé avant même

la naissance et qu'il se confond dans l'essence même du monde. La grande carte de l'existence s'ouvre alors à leurs yeux, et leur destination finale, la recherche du bonheur, s'inscrit sur cette carte. Mais pour ceux-ci, la route qui les mènera à ce point ultime ne dépend en aucun cas de leur propre choix. Ils se contentent de suivre le fléchage de leur prédestinée. Et si à l'arrivée, le bonheur n'est pas au rendez-vous, c'est que leur existence n'était pas faite pour être heureuse. Ces personnes sont celles qui contrent la souffrance en disant : " C'est comme ça, c'est la vie. " Et puis il y a les autres, ceux qui estiment qu'ils ont leur propre chemin à tracer. Ceux-là ont le choix de la route qu'ils empruntent. Et si le bonheur n'est pas au rendez-vous, c'est qu'ils se sont trompés dans leurs choix. Ces personnes-ci ne contrent pas la souffrance, ils la vivent..."

" Tu viens pourtant de me dire que c'était le grand cycle de l'univers qui avait décidé de ma souffrance. Alors, comment aurais je pu tracer mon propre chemin et éviter ma chute dans ce cas ? "

" Tu aurais pu le faire petit ange. Car le grand cycle de l'univers n'est pas immuable. Chacun de tes rêves, chacune de tes pensées, contribuent à la formation de ton monde et font de ce cycle ce qu'il est à tes yeux..."

Le petit ange, à l'esprit tourmenté, reprit son chemin vers le sommet de la montagne, d'un pas de plus en plus rapide. Il venait de décider qu'il avait toute une route à tracer. Il ne savait pas encore, à ce moment-là, que la vie allait mettre son choix à rude épreuve...

Au fur et à mesure de son ascension, le petit ange remarqua que le décor avait changé : Plus il s'élevait sur la montagne, plus l'herbe sous ses pieds semblait s'être pliée devant une force inconnue. Les buissons du bas de la colline présentaient maintenant des branches cassées, comme des sculptures qui n'auraient jamais été finies. Les rochers bruns, qui ornaient le flan de la falaise, avaient perdu leur écharpe de mousse et de lichen qui les protégeait du froid. Le vent était revenu, mais il ne racontait plus d'histoire : Il soufflait par bourrasques, entraînant les nuages dans une danse folle. Le petit ange découvrit soudain un de ses petits moulins, qu'il avait déposé à l'ombre d'un sapin le matin même : Le grand arbre était couché sur l'herbe rase et, enlacée entre ses branches, une aile du moulin, déchirée, déchiquetée, laissait supposer le grand malheur qui avait dû s'abattre sur le haut de la montagne. Le petit ange, au regard affolé, se mit alors à courir vers la petite fleur Silène, abandonnée seule dans la tourmente. Et lorsqu'il parvint enfin au sommet, il comprit toute l'horreur que dessinait autour de lui l'herbe desséchée. Il chercha toute la nuit, il chercha tout le jour, sa petite graine d'Amour. Et lorsqu'il la trouva au bout de nombreuses heures, elle n'était plus qu'une coque vide et ridée que la vie avait quittée...

Il resta là, assis, sans bouger, pendant un long moment, ne comprenant pas pourquoi le vent, autrefois son ami, avait lui aussi décidé de détruire ses rêves. Il resta là, assis, sans bouger, pendant un long moment, à écouter son cerveau qui lui répétait inlassablement " pourquoi ? "

" Le chemin de chacun est ce que chacun veut en faire. " se répéta t'il pour lui-même. Il se releva alors et parti, cette fois-ci, à la recherche d'une nouvelle terre pour accueillir ses rêves...

**Suite dans le prochain numéro de « La Plume noire »
Pour contacter l'auteur : <http://www.jackyblandeau.123.fr>**

Un verre chez Roger

Par Daniel Fattore



Pas facile, le métier de traducteur intergalactique ! Chaque jour, je vois tomber sur mon bureau des textes en martien, en vinéen du sud ou en proto-gudulien tardif. A moi de me débrouiller pour les faire passer vers mon propre idiome ! En raison de la multitude de dialectes et de parlars pratiqués dans notre bon vieil univers, il arrive même que l'on m'assigne un document dans un patois qui m'échappe totalement. Alors, je file le bébé à Arthur, mon voisin de bureau, un bonhomme énorme et gluant qui vient d'un coin reculé de la galaxie et possède d'autres langues que moi, cent dix-sept en tout (à l'occasion, il colle aussi les timbres).

Et puis, quand je vois arriver une feuille toute noire, je me dis que c'est encore le téléscripneur sans fil qui a fait des siennes. A moins que ce ne soit du turco-ouralo-altaïque visqueux – une spécialité de la Galaxie du Cheval, qu'on donne en principe à traduire à une agence externe : le public cible doit se limiter, à vue de nez, à trois douzaines de locuteurs. Une occasion supplémentaire de râler ! Sans compter qu'avec le temps que prennent de tels textes pour nous parvenir du fin fond de la galaxie, il est parfaitement impossible de tenir les délais. Et quand il reçoit son texte en retour, le client est souvent mort... quand ce n'est pas sa civilisation tout entière.

Après une journée à pondre des traductions au kilomètre, vous imaginez qu'un verre au bar du coin devient pour ainsi dire une nécessité physiologique. Surtout quand on est, comme moi, un Néo-Plutonien exilé sur Terre pour se livrer à de vagues agissements administratifs. Administratifs ? C'est déjà beaucoup dire ! Paperassiers, plutôt ! Tels sont les aléas de la carrière, sur notre bonne vieille planète, et vous le savez aussi bien que moi : d'abord, on vous largue dans n'importe quel coin de la nébuleuse (sur Terre, par exemple) pour pantoufler – ça s'appelle un stage. Ensuite, si vous avez fait vos preuves, on vous rapatrie dans la gloire pour juger les vivants et les Maures (comme on dit ici). Alors, à vous les fauteuils de cuir et les portefeuilles mirobolants, enfin ! Mais jusque-là, y'a pas à tortiller, il faut bosser.

... Voyons, je vous parlais de bar. Il faut que je vous explique... Les Terriens, vous savez, ce ne sont pas toujours des tout malins. Ça, d'autres que moi ont pu le constater. Il

suffit de voir leur manière de lutter contre le stress dans les entreprises tout en le générant : d'un côté, vous avez des spécialistes de l'ergonomie et de l'autre, vous avez des clients qui vous fixent des délais qui vous défrisent. Pour peu qu'une panne informatique survienne et le bateau prend l'eau par tous les trous. Je ne le souhaite à personne chez moi. Mais s'il y a un truc où les Terriens font preuve d'astuce, c'est bien dans cette institution magnifique et millénaire qu'ils appellent « le bar ».

Pour les Néo-Plutoniens, qui n'aiment rien tant que leur maisonnette en plasma vert, le concept de « bar » ne sera pas facile à comprendre. Imaginez, chers lecteurs et congénères, un endroit qui joue le rôle de deuxième foyer pour plus d'un habitué. Ce foyer reste pour ainsi dire désert toute la journée mais, vers la fin de l'après-midi terrestre, il se remplit d'êtres vivants de toutes espèces, fonctionnaires, sans-papiers de la galaxie du Joint, manœuvres, diplomates, artistes, chômeurs, tous avides d'un même truc, qu'on appelle ici « l'alcool ». L'alcool ? Il faut que je vous explique ce que c'est. Il s'agit d'un breuvage très volatil, aux saveurs sucrées ou amères, qui permet à chacun d'être joyeux et d'aborder les difficultés du quotidien d'une manière décontractée. Certains ont même des idées géniales quand ils en boivent : ils deviennent poètes, chanteurs, chevaliers, philosophes même... C'est-y pas beau, ça ? Certes, l'alcool présente quelques inconvénients. On dit qu'il ne facilite pas la conduite d'un véhicule. Vous n'êtes pas sans savoir que sur Terre, même à notre époque (ils en sont au vingt-troisième siècle après Jésus-Christ, il faudra que je vous parle un jour de ce bonhomme), c'est encore le type qui est assis au volant qui doit contrôler sa voiture, alors que sur Néo-Pluton, on s'assied sur son mulet de l'espace, on lui dit où on veut aller, on lui ordonne « Hardi petit ! », on lui flanque deux coups d'épéon dans les flancs pour valider l'ordre, et en voiture Simone !... Mais je m'égaré. Laissez-moi plutôt vous raconter comment ça se passe, au bar. C'est du vécu, pas de la rigolade, malgré les apparences.

Près de mon lieu de travail, il y a un bar qui s'appelle « Chez Roger ». Pourquoi un tel nom ? Roger, le tenancier, a choisi de nommer son établissement en son propre hommage : l'orgueil n'épargne personne ici, un peu comme chez nous. C'est à tel point que le dit Roger n'a rien trouvé de mieux que de poser un grand miroir au fond de son bar pour pouvoir s'admirer peinard quand il croit qu'il n'y a personne. Remarquez que par la même occasion, la présence d'une glace flatte aussi le consommateur qui s'y regarde, pour les mêmes raisons, pour peu que sa constitution physique le lui permette – je pense aux vampires, personnages terriens de légende, qui n'ont pas le bonheur de pouvoir se refléter dans un miroir, mais aussi à nos copains de la planète Fatima : même s'ils font des apparitions, il leur arrive souvent d'être invisibles.

Deux mots sur Roger, maintenant... Disons qu'il a plutôt un look de touriste : il porte une chemise à fleurs hawaïenne grossièrement coupée, et se laisse pousser la barbe. Seule concession à une certaine modernité : sa chaîne en or, qui brille sur les poils d'une noirceur douteuse qui poussent sur son torse.

Ce jour-là, quand j'entre dans son bar, il n'y a pas encore foule. Roger m'accueille d'un bonjour chaleureux :

— Salut, Arthur ! Alors, encore dans tes rapports en archéo-amharique ganymédéen ?

— Ne me parle pas de cette saleté, mec, c'est assez pénible comme idiome. Je me demande comment ils font pour se comprendre entre eux. Pourquoi ce genre de truc échoue-t-il toujours chez nous ? Quelle bande d'arriérés ! Ils feraient mieux de switcher vers le martien classique, comme tout le monde !

— Te prends pas la tête... qu'est-ce que je te sers ?

Là, il est de coutume de répondre quelque chose comme « La main, mais pas trop fort ». Je lui envoie donc cette vanne – et Roger me serre la main, en grimaçant un sourire. Il a

dû l'entendre mille fois. C'est que sur Terre, l'humour s'use vite : si une blague n'est pas nouvelle, elle n'est en général plus perçue comme drôle. Moi, il m'arrive d'essayer de placer une phrase qui m'a paru amusante chez les Terriens, parfois totalement au jugé, et ça les fait rigoler de temps en temps. Plus souvent, en tout cas, que nos plaisanteries néo-plutoniennes, qui leur échappent le plus souvent. Et qui me semblent assez plates à moi aussi, finalement : les Terriens s'inventent mille supplices au travail, mais lorsqu'il s'agit de rigoler, faut leur laisser ça, ce sont des caïds.

Revenons à nos moutons...

- Bon, un peu de sérieux... qu'est-ce que je te mets ?
- Ben une torgnole, comme d'habitude.
- Arrête de faire le mariolle, Arthur ! Qu'est-ce que tu bois ?
- Ah, fallait le dire tout de suite, que tu voulais savoir ce que je voulais prendre !

Aeuh...

Vous me voyez hésiter. Ce n'est pas mon genre, vous me connaissez... mais la pratique est courante ici. Souvent, les Terriens, même s'ils sont d'un caractère bien trempé, font mine d'hésiter quand on leur demande ce qu'ils veulent consommer dans un bar, un restaurant ou un café. Alors, j'ai commencé à faire la même chose, pour ne pas paraître trop direct.

Finalement, je lui sors :

- Mets-moi ton meilleur cocktail.
- Ah... un cocktail... Là, c'est un défi que tu me lances ! Je vais voir ce que je peux faire.

« Ce que je peux faire », dit-il. C'est presque un abus de langage, de sa part : un claquement de doigts lui suffit pour réveiller les petits nains à bonnet rouge qui somnolent sous le comptoir. Des nains ? Là encore, je vous dois une explication. Les petits nains, sorte d'êtres humains de poche, avaient en effet disparu à une certaine époque, éccœurés par l'attitude pas toujours fair-play des Terriens. Mais, et j'ignore comment il a fait, Roger est parvenu à en retrouver une douzaine qu'il fait bosser dans sa cahute, du soir au matin. Il m'a expliqué un jour qu'il avait passé un deal avec eux : eux, ils bossaient comme des dingues pour lui, et lui leur fournissait chaque jour un repas bien costaud, fait d'une bouteille de Martini et de quelques boulettes de viande de chichnouff¹. Ça a l'air de leur convenir... et Roger économise des fortunes en salaires, charges sociales et autres humaines inventions qui se sont perpétuées depuis le vingtième siècle – des trucs sympas, mais qui coûtent cher, de l'avis de tous. « Mettre de l'argent de côté pour en avoir devant soi, c'est finalement le laisser derrière », disait un humaniste... Mais je m'égare...

Quel spectacle de voir ces petits nains s'affairer, jusqu'à ce que mon cocktail soit prêt ! L'un attrape un verre, le retourne, le pose sur le bar. Deux d'entre eux prennent une bouteille de Bacardi, y grimpent pour la déboucher. Puis l'un la pose sur ses épaules, l'autre en soulève le cul, jusqu'à ce que le liquide coule dans le verre en quantité voulue. Le même ballet recommence avec le gin, la vodka, le noilly prat, le curaçao bleu – « Pour la couleur », me souffle l'un des travailleurs. Quant au Schweppes, c'est une aventure : un nain accroche un décapsuleur à la capsule de la petite bouteille puis, chacun à tour de rôle, ses congénères viennent faire trois petits sauts sur son long manche. L'exercice se répète jusqu'à ce que le décapsuleur tombe, avec la capsule bien sûr. De source sûre, je sais que le nain qui fait tomber le décapsuleur a droit à un verre de Martini supplémentaire le soir – et que c'est souvent Gégène, plus ventru que les autres, qui se distingue. Mais voici que ces lascars versent le Schweppes dans mon verre – quelqu'un tient le goulot sur son dos, et ses collègues hissent le

¹ La viande de chichnouff, entre nous, c'est pas mal, mais ça ne vaut pas celle du gloupiot sauvage à épiderme sec que l'on trouve dans nos contrées. Mais revenons à nos kebabs, pardon : à nos moutons...

fond de la bouteille en grimant l'un sur les épaules de l'autre. Enfin, l'un d'entre eux se met aux pédales de l'ustensile qui sert à mélanger certains cocktails, et parachève ma consommation.

— Voilà, ça te fera dix sacs, mon gars, déclare Roger en me tendant le breuvage.

Pas mal du tout, son truc... Au nez, ça a l'air assez râpeux, comme les chenilles grillées que l'on grignote entre Néo-Plutoniens.

Entre-temps, une chouette Vénusienne s'est assise au bar à côté de moi.

— C'est quoi, votre truc ? me demande-t-elle.

— Je les prends par-derrière, elles gueulent, mais elles gueulent ! lui réponds-je.

Alors elle quitte le bar en claquant la porte, l'air offusquée. J'ai dit quoi, encore ? Roger me glisse qu'elle ne me demandait pas comment je faisais jouir certaines représentantes du beau sexe, mais ce que j'avais commandé. Zut, encore un conflit... Il faudra vraiment que j'apprenne à maîtriser toutes les finesses de la langue du cru.

Je me mets à penser au pays. Un pilier de bar, fin psychologue, me dit :

— Vous, vous pensez au pays...

Quel mariole ! Je lui réponds :

— Bien vu, poilu. Mais à qui ai-je l'honneur ?

— Paulo, bulleur, pour vous servir.

— Me servir ? Alors, commencez par payer ma conso, sur le compte de votre entreprise...

— Pas de problème. Et à part ça, ça va ?

— Ben ouais, je traduis...

— Vous traduisez ? Belle crasse... avec toutes ces langues dans lesquelles il faut produire.

— Vous l'avez dit. Et vous, vous coincez la bulle, c'est ça ?

— Non, je fais un travail utile : je souffle dans le champagne avec une paille pour lui donner des bulles.

C'est comme ça, dans les bars : la tchatche va bon train, mais souvent, c'est pour entretenir un contact superficiel, une illusion d'amitié qui ne trompe personne. Si j'ai bien compris, les Terriens ont même un mot très scientifique pour ça : ils parlent de « fonction phatique » du langage. Il faut leur laisser cette qualité encore : ils sont curieux, et aiment mettre des étiquettes sur les choses et les concepts pour ne pas les oublier. Bon, voilà l'autre qui me fait signe.

— A votre santé ! Vous êtes...

— ... Arthur. A la vôtre.

Ah, et puis, cette habitude qu'ils ont de boire « à la santé » de quelqu'un. Si ça marchait vraiment, je pense que les coûts liés à la santé seraient à un niveau plancher depuis longtemps, puisque les Terriens se livrent à ce rituel à chaque fois qu'ils boivent un verre d'alcool. Or, c'est étrange : à long terme, on dit que l'alcool est justement mauvais pour l'organisme. Ou bien... à moins que ce ne soit simplement une superstition, une manière de conjurer le mauvais œil ? Je vais enquêter là-dessus, ça me fera un nouveau sujet à étudier.

J'avale mon verre.

Contenu et contenant.

Quand Roger voit ça, il se tourne vers moi d'un air navré :

— Arthur, combien de fois devrai-je te le dire ? Le verre ne fait pas partie de la partie buvable du cocktail !

— Mais d'un point de vue physique, le verre est un liquide, non ?

Littérature générale – Fantastique – Science fiction
Numéro 3 - Août 2007

— Oui, mais...

— Alors ? Je pompe ce que je veux, à la fin !

Je rote bruyamment. C'est mal vu en Occident, ou en Orient, je ne sais plus où, mais y'a des régions du monde où c'est mal vu et d'autres où c'est bien vu. Tu parles d'une standardisation... Roger, lui, est retourné à ses vasouilleuses activités. Vasouilleuses ? Il se met à faire la tournée des tables, suivi de sa troupe de nains qui versent des verres de vin, vident des cendriers ou font danser des verres de coca-cola au loin. J'en ai même vu un nager tout nu dans un bol de soupe pour que le bouillon en cubes s'y dissolve bien.

Le patron revient vers moi en me disant :

— Tu reprends quelque chose, Arthur ?

— Ouais, pourquoi pas ?

Après tout, hein ? Le premier verre, je l'ai sifflé aux frais de la princesse – en laissant au bulleur le soin de noyer l'affaire sous une montagne millésimée de chiffres. Alors je dis à Roger :

— Mets-moi un truc tout aussi bon, mais moins râpeux dans la gorge... C'est gonflant, ça me rappelle les chenilles grillées néo-plutoniennes et ça me file le bourdon.

— Tu veux un truc qui glisse ? OK.

Il rameute sa brigade. Je vois les nains s'affairer autour du Cointreau ; quatre gnomes vont au frigo pour y rafler un bac à glaçons qu'ils portent jusqu'au zinc, un à chaque coin, avant de le retourner. Un cinquième se met à sautiller sur le moule jusqu'à ce que quelques cubes d'eau solide en tombent. L'un dégringole du reste sur la tête d'un nain en congé maladie, qui gueule :

— Eh, fais gaffe, Marcel !

Le dit Marcel s'excuse patement.

Pendant ce temps, deux nains extraient la substantifique moelle d'un agrume en le faisant pivoter sur le presse-citron. Cela, avant de verser le liquide dans le shaker, toujours à deux.

— Du travail d'équipe, commente Paulo.

— C'est autre chose qu'à la boîte, où plus on en cause, moins on le pratique, lui réponds-je.

— Tu as raison. Et là, c'est quoi, ce que tu bois ?

— Je ne sais pas exactement, mais c'est supposé ne pas être râpeux.

— De la manière dont tu siphonnes tes cocktails, y'en a pas tellement qui doivent ne pas être au moins un tout petit peu râpeux...

Pendant ce temps, une petite partie de rugby a commencé entre les gnomes. Je dis à Roger :

— Eh, ils font les guignols ou quoi ? Et mon cocktail ?

— Ils sont en train de te le mélanger, ton cocktail ! Celui-ci se fait au shaker !

Encore une subtilité, c'est vrai. Certains cocktails se font au shaker, d'autres à la cuillère. Ceux au shaker sont censés vous secouer le moral, je crois ; en tout cas, je trouve que ce sont de solides remontants. A la cuillère, en revanche, c'est plus sage. Sur Terre, il y a, du reste, un personnage de légende et d'action qui précise toujours qu'il veut son vodka-martini au shaker, pas à la cuillère.

Et là, Roger récupère le shaker, m'en verse le contenu dans un highball (type de verre tout en hauteur), et pose le tout devant moi. L'un des nains lance encore une olive, qui fait *floutch* en tombant dans le cocktail.

En pointant l'index sur mon breuvage, Paulo constate :

— En effet, ton cocktail est très différent de l'autre... Pas la même couleur...

Littérature générale – Fantastique – Science fiction
Numéro 3 - Août 2007

— On va voir ce que ça donne.

— Bon courage...

Voyons. Boire le contenu. Ou le contenant. Ou le contenu. Ou le...

— Roger ! Je dois boire quoi déjà ?

— Non mais tu joues au con ou tu fais exprès ? Le contenu, bien sûr ! Et tu me rends le contenant, y'a d'autres gens qui veulent boire des cocktails bien tassés.

Voilà ! Suffisait de le dire, pas besoin de gueuler ! Je fais santé avec mon voisin, ainsi qu'avec un autre type qui s'est installé au bar il y a peu, et j'éponge le cocktail d'un coup. Puis je pose le verre sur le zinc.

— Bravo, tu progresses, mec, me fait Roger.

— Eh, ho... doucement les basses, hein !

— Si on ne peut plus rigoler... grommelle-t-il me tournant le dos pour vaquer à nouveau.

Mais il est l'heure de passer à la caisse... Je suis sur le point de sortir mon larfeuille quand Paulo m'interpelle :

— Laisse ça, c'est ma tournée.

— Mais tu as déjà pris la précédente...

— Ah non ! Ça, c'était la tournée de l'entreprise. A présent, c'est *vraiment* la mienne.

— Ça marche. Mais demain, c'est moi qui paie les consos.

Là-dessus, je prends congé, et sors du bar, réconcilié avec le monde.

Sympa aussi, entre nous, cette tradition d'offrir la tournée aux proches, aux amis – même aux tout nouveaux. A mon avis, il doit s'agir là d'un résidu de la solidarité de proximité qu'on connaissait sur la Terre avant l'invention des assurances sociales. Ah ouais, la tournée, j'aime. Surtout qu'en cas de besoin, j'ai une chouette planche à billets chez moi... mais n'en dites rien à personne !

A Lire...

Vengeance en fauteuil roulant, de Laurent Coos



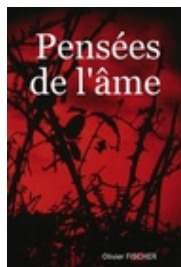
Qui n'a jamais rêvé de se venger de son employeur ? Après avoir été licencié par son patron, Dylan est victime d'un tragique accident. Pourtant, une année plus tard, il reviendra sur son lieu de travail bien décidé à régler ses comptes...

Vous trouverez également à la fin de ce roman deux nouvelles d'épouvante:

- Le Bonsaï maléfique
- Fatalité

Pour commander : <http://books.lulu.com/content/969112>

Pensées de l'âme, d'Olivier Fischer



Parce qu'écrire c'est être en vie... Quelques textes choisis.

Pour commander : <http://www.lulu.com/content/946132>